

Dans les Studios d'Enregistrement

Le concerto de Ravel chez Columbia

Tous les discophiles connaissent le plaisir profond qui consiste à placer — pour mieux analyser son propre plaisir — cinq ou six fois de suite sur le plateau la même face d'un disque, ou l'aiguillé sur une partie de cette face, jusqu'à ce qu'après avoir bien saisi les éléments dont est fait le charme du compositeur, on finisse par ne percevoir presque plus les sons, tant on en est imprégné...

C'est là un des bienfaits (mais une pareille analyse, n'est-elle vaine, quand on ne cherche que son plaisir de profane ?) de l'« édition musicale vivante ». Or, cette jouissance, peut-être un peu impure, les dirigeants de *Columbia* nous offrirent « au naturel », si l'on peut dire, en nous autorisant à assister aux dernières heures de l'enregistrement du *Concerto pour piano et orchestre* de Maurice Ravel dans le studio de la rue Albert.

On vient, dans la nuit, des quartiers du centre où la fête de la lumière bat son plein, et on tombe, près de la Porte d'Italie, dans des rues boueuses, noires, mal pavées, recouvertes de brume et de sommeil. Il suffit d'une porte ouverte au fond d'une cour sombre : on commence à être saisi par les plaintes des hautbois, les légers cris des violons, les grognements des trombones, cette inquiète et éclatante « poussière orchestrale » qui crée dans la salle la plus froide une fiévreuse animation. Mais dans ce studio où on dirait que les murs suintent la musique, sous les lampes chaudes et blanches, les quarante ou cinquante musiciens rassemblés autour du micro n'ont guère besoin de cette préparation pour prendre l'aspect d'un étrange conciliabule de magiciens, entre ciel et terre... De fait, pour l'auditeur indiscret caché dans son coin et s'efforçant de se rendre invisible, il y aura là de la magie et encore de la magie, puisqu'aux reflets silencieux des cors, des timbales, du piano, va succéder soudain une étonnante cavalcade de timbres d'une pureté inouïe, un jeu infatigable où tous les instruments — autour du clavier blanc — s'expriment avec une beauté si pleine, que, quand le rythme s'accélère, on en arrive à ressentir une joie presque physique...

Les mains de Marguerite Long modèlent avec une tendre inquiétude la voix de son instrument ; attentive, les yeux graves, elle se cache derrière les violoncelles, puis dès que la lampe rouge, après le silence, s'éteint, elle semble se redresser et ses paupières clignent à la lumière, avec un mélange de lassitude et d'étonnement. Ravel, habillé de gris, fin et calme, se faufile parmi les pupitres, s'en va parler avec une souriante timidité aux premiers violons, aux bassons, aux cors anglais : et s'il se met à fumer une cigarette à l'écart, on surprend son regard qui s'attarde avec douceur à soupeser les formes des instruments qui brillent. Ses interprètes, vieux ou jeunes, gais ou solennels, la fleur des trois grands orchestres parisiens, goûtent les délices de l'intermède, un sandwich ou un cigare à la main, s'interpellant avec humour, et il en est qui s'affairent autour de leurs instruments, avec des sollicitudes maternelles.

Il n'y avait là, nulle apparence de magie. Pourtant il suffit que la baguette du chef se fît entendre, que l'ampoule rouge se rallumât devant l'usine aux cires blondes : tout recommença, ces arabesques du piano, ces douces roulades des bassons, ces cris joyeux des violons, ces cabrioles nerveuses des trombones, ces jets de couleur des clarinettes, ces brusques galopades des violoncelles, ondes de sons brassées par une main agile et tenace, qui en faisait un inoubliable entrelacement dont les lueurs illuminaient la nuit...

Albert Wolff et l'orchestre Lamoureux chez "Polydor"

La place d'Italie exerce une étrange et indéniable attraction sur les maisons de production de disques. On aimerait l'expliquer par la pureté et la légèreté de l'air et par cette triste douceur absolument dénuée de pittoresque qui y règnent... Polydor aussi a planté là sa tente : et ses grandes usines vibrent allègrement, à côté des bureaux. Le studio d'enregistrement se trouve un peu plus loin, dans un de ces « immeubles bourgeois » qui cachent toujours si bien leurs secrets. Un studio ? Je dirai plutôt un hangar énorme, où j'imagine qu'un dirigeable tiendrait à l'aise, et où la lumière tombe abondamment d'une toiture vitrée. Pas une seule chaise, pas un meuble, rien que ce vide immense, qu'au moindre geste d'Albert Wolff les sons rempliront si largement.

Car Albert Wolff est là, avec l'orchestre des Concerts Lamoureux, ces vétérans juvéniles et audacieux du disque. Ce front de guerrier, ces mâchoires larges et serrées, ces yeux qui maintiennent bien enchaînés à eux les exécutants, ne dirait-on pas un ingénieur, face à la matière docile ? Le chef d'orchestre fait répéter les musiciens, avec une allègre rapidité : on les sent tous surentraînés, pareils à des bielles, à des pistons, à des roues huilés à la perfection et prêts à fonctionner avec une stupéfiante précision, sans bavure et sans timidité. Quand l'un d'entre eux rate son effet, quand on entend le coup sec de la baguette du chef, on croit à de la frime, à cette menue imperfection, voulue, qui empêche ce qui est trop parfait d'être triste. Et le micro, encapuchonné de vert, dans une niche qui semble recouvrir la place d'un souffleur gigantesque, sommeille derrière le chef d'orchestre.

Deux coups de baguette sur le pupitre. L'heure du micro est venue. *Mephisto-valtz*, de Listz. L'éclatante féerie commence, au geste bref et tyrannique d'Albert Wolff, qui sait se faire, au moment voulu, caressant et lent. Car, voilà : cette étonnante machine qu'est cet orchestre prend, — quand on en viendra à la célèbre Sérénade de Glazounow, — une voix de femme, persuasive et nerveuse, insinuante à souhait.

Et maintenant, dans l'atelier où viennent se déverser les sons sur le rouleau de cire qui tourne, je ne vois plus Albert Wolff et ses musiciens — j'allais dire ses hommes — qu'à travers une petite fenêtre vitrée. On enregistre un court fragment de la *Farce du cuvier* de Gabriel Dupont. Un jet d'air, sous l'aiguille qui creuse, rejette au loin le long fil d'or arraché à la cire : et cet interminable cheveu blond, cette poussière charmante qui s'envole et va mourir indolemment par terre, ce sont les sons qui la remplacent sur la plaque docile. Il y a quelque chose de singulièrement émouvant dans le travail du technicien, dont les doigts règlent la métamorphose de la musique impalpable en matière sonore, en manipulant inlassablement les boutons noirs de ses appareils.

Fini. Albert Wolff vient examiner les essais. Là-haut, les musiciens attendent, sans inquiétude. Une ombre de sourire flotte derrière les regards de l'animateur des Concerts Lamoureux. « *Trop fort*, prononce-t-il d'une voix nette ; *mais c'est joli, n'est-ce pas ?* » Il retourne à son podium, un rire dans les yeux. On recommence...

NINO FRANK.